

Louis Dalla Fior

Les odes obscures

ODE DEUXIÈME
(extraits)

à Jean-Pierre et Françoise Pincemin.

L'oranger en fleur ne parfume que la chambre
 Où ton regard doutait en maître du ciel.
 Qui ploie sous sa proie cache sa gloire ;
 Le rendre visible est l'affaire d'une bouche
 et d'une heure vides !
 Un souffle dehors se mêle aux feuillages. Il
 agite
 Une barque, un refuge, un arbre, et remue
 Dans ce lit où ton âge n'est pas près de finir.
 Qui vais-je interroger au jardin dont les fleurs
 Ne sont plus que le bord de cette fosse sous l'astre ?
 Ce que me donnait à faire le fourgon de tes branches,
 je l'ai fait.
 Si je me penche en avant, mon ombre semble sur ta
 Vie étendre des cendres plus brûlantes que ton âme
 Où l'orageux ciel vient mordre.
 Et la lune sabre encore tes yeux frappés de
 haine.
 Bord, comme chaque soir j'entends le heurt des
 mers sur ton monde !
 Toute flamme erre pour laver un visage.
 Les routes apprennent à fermer les paupières.
 Poussière, et vous buissons, inventez moins de
 songes !
 Nos vies ne sont pas si lasses pour rester ainsi
 dans l'ombre.

Rouge le jardin qu'en cette carrière haute et
 basse tes pieds ouvraient.
 Des pierres rouleront de la montagne un matin,
 La vallée retentira de cris d'oiseaux
 partout.
 Sortiras-tu alors ? je vois déjà quelle défaite
 si tu sors !
 Le jour serrant ses factions autour de ta perfection.
 Des débats d'étoiles à ton oreille nieront les
 recettes de notre grandeur ;
 Une écume logeuse blanchira le bois et la demeure
 où tu nous vois mis.
 Qui es-tu pour te dire un peu vite l'égal de
 l'ombre et cri du puissant ?

Des remparts à l'aube tariront la plage,
Et soit le ciel soit la terre noirciront tes yeux.
Arrière ! dans le vent cette année vont l'hymne,
La bonne charge sur la pointe du ciel.
Ils ont de ces cadences comme en a le sang
 sous le fer !
Déjà la fin des fins, atteinte, n'entraîne qu'un
 doux sourire :
Où te chante-t-il alors d'aller ?
Voici sa marque au train ancien des saisons,
Qu'enfin tu vomisses cette guerre, cette durée.
Le vois-tu dans nos alarmes ? Te dévore la
 couche des prés calmes.

(...)

Il n'est pas jusqu'à l'abîme futur que ton geste
 n'ait atteint.
Montre les dents ! déchire l'étrange cœur, père
 d'un ordre prochain,
Jamais chair plus sourde à tes ordres, pénombre,
N'a tant tenu à peser sur le présent nu du monde.

A l'heure et avec le temps des soirs où tu respiras
Encore du monde ce parfum qui me perdra
Si je sors de ma maison, j'écoute se taire le vent.
Par le cri, la trace, l'étreinte, comme on a su hier
Tirer le bon lot soudain de la chasse sans craindre
 nos arrières !
Nos lèvres sur la rosée. L'oiseau criant après
La neige qu'en songe je vois fondre depuis sur le fleuve,
Aux sombres linges de la passion des deux.
Crois-tu que ma chair pourrira d'abord au profit
De cette mousse où ta robe n'a été qu'une dépouille,
Puis, poussière au bord des routes, noircira le ciel
Sous les regards des corps en sueur pour toi ?
Si je parle sans choix attenterai-je donc à ces jours
 qui te virent
Forcé et aux abois dans la ramure du sel sur la pierre
 qui te couvre ?

Avec quelles ombres au lieu d'aurores faisait-on
le jour toujours brillant ?
Proche mais à l'écart c'est toi qu'on montre
— si on se renverse sur le dos !
Ces yeux où j'ai voulu jadis lire une flamme,
Tu les as crevés en riant comme un fou dans l'ombre !
Ta démence a un goût amer pour nous.
Tu t'es jeté nu dans la neige pour éteindre ta
soif rare. Tu ne te savais pas.
Alors au nom de qui mon chant ici-bas veut-il,
D'un trait, saisir au cœur la proie que font
les neiges ?
Bah ! les cahots d'une voiture sur la colline,
des fois belle,
Ne secouent plus qu'un faible horizon ou la plume
d'un chapeau.
Ce que j'ai aimé, obéir bouche ouverte aux manies
du vent,
Ne me manque qu'à fixer dès l'aube cette haine
venue de ton visage blême hier en feu.
Le grave charroi, fin de saison, sous l'orage
Creuse moins d'ornières que ta course sur mon
front.
Cette course laide, j'en voulais prendre les devants
Quand mes jambes sur toi ne trouvèrent la nuit
Que le vide dont est fait le milieu des jours
même !
Où te tiendras-tu, beauté, quand ces stances
D'avoir dit juste leur malaise face à ton temps,
Ne trouveront plus rien à dire sinon de hurler
à la mort ?
Les neiges, un feu, une pierre, l'odeur d'une pluie,
Le relais d'une souche, des brumes l'automne,
Surent bien dans ta chair mettre le sang.
Et je ne sais comment tes yeux alors
Ne percèrent pas plus les vûes du ciel bas
sur nos formes.
Ma bouche dont la soif te confondait, je l'ai
appuyée
A la pierre. C'est entre le mur du jardin et
le début de la mer que,
Pour me livrer à l'ombre, un soleil tend l'envers
Du ciel par les quatre coins. Le temps peut

Ainsi perdre net son cours !
Toute portée est démente. Tout suspens est faux.
Qui croit faire reposer sa portée sur des rives
Son pas n'épouse que le vent dans la plaine du
 matin au soir ! Cela crève les yeux.
Mais tirez, vies, du vent les bonds où vous voilà
 gestes d'obéissance et passage parfait.
Puisque hors du jour jamais je n'étends mon ombre,
La nuit peux-tu mieux voir ta propre pâleur dans
 mes yeux ?
Être en mal de chant surpasse l'étoilement
Du ciel mais c'est subir la loi d'un plus grand.
Avant la perte des beaux jours j'aurai tenu tête
Aux fureurs qui te tiennent lieu de lumière.
L'été me lance un regard plus profond que le
 tien.
Et va pour nos gestes hagards faucher l'herbe sous
 tes pieds.
Puisque dans le noir, âpre, je sers un empire sans
 rire,
Dont l'image redévale, quand naît l'heure vide,
La pente d'un soleil derrière nos départs,
Je n'avance au jour que des fonds de vivant.

Errants les pieds de l'étranger mais plus encore
Les cailloux des terres de rencontre au profit de
— La stance variée. Les guides ? pas vus ni en rêve !
Comment donc comme avant s'émeuvent les guides
Juste à l'entrée de l'automne dont les sourcils
 de ta vigne tachent l'œil ?
Je suis venu jusqu'ici et tu ne m'as pas reçu
De crainte que ma bouche te fasse un procès.
Des ronces griffaient ma face, rayaient mes ongles,
Diadèmes, couronnaient à tour de rôles mon ombre.
Regarde en quel état je te suis à toute heure durant !
Cela t'amuse-t-il tant de me faire tourner en rond ?
Assez fort l'automne, étape non muette, ravitaille
De ses seules bornes la plus sûre des balances.
Entre tes mains je n'énumérerais pas mes fautes,
Car me penses-tu si cruel envers ta parole dense ?
La fin d'un orage, dans la fourche d'une branche,
Du bout des doigts soutient le fléau, las horizon.
Elle reprend, elle absorbe ce matin à longs traits,
Et la nuit sur ses plateaux. Une lune y végète.

Comme à la lèvre la fleur, l'astre pend,
Mais en ruine au crochet de ton songe.
Si je me penche sur la patrie où nous eûmes
nos fièvres,
Qu'un barrage à présent irrigue ou ronge,
Je provoquerai l'arrêt de cette saison rouge
Et sombre, plus que tu ne le penses !
Et dans les brumes nées alors, retrouveras-tu
Tes hardes au flottage des siècles désespérément ?
Jusqu'à l'extrême cette fleur est nue, moins
pourtant
Que ton visage dans l'ombre sous moi.
Oui, tu n'auras peut-être trouvé sur ma face
Qu'une lueur sur le point de mourir, mais
En somme qu'attends-tu de ces yeux qui adorent,
Avec la nuit ou pas, ce qu'adorent les tiens !
Mais pourquoi, pourquoi veulent-ils voir
Dans les miens le poids de tes paroles ?
Tu n'as de l'ange des vivants que l'œil veiné
De ce sang dont je goûterai, au terme de mon
roulage, le sel.
Et puis il fallait te voir courir après nous,
Créature, quand l'odeur du jasmin te montait à
la tête !
Les neiges, les cimes mêmes jusques aux cieux
Se rendaient à ton rire, et l'étoile à tes dents.
Sous la strophe du ciel la lumière ne passe
déjà plus ;
Tes lèvres sont blanches sous les arbres.
Il me faut devoir inspirer ce pâle royaume
où je tombe vers le soir,
Et dire comment fait le temps pour le juger.
La fleur n'est pas morte qui ouvrait les ténèbres
d'avant le tombeau.
Moi, je dois comme tous perdre ma soif au puits
Que ton âme inutile à l'espace comble.

(...)

Un peu de moi se souvient de ces temps lourds
Où pour guetter ta venue je chargeais de distance
Le jour. Âme vide, tu me prends sur le retour !
Ils ont, francs, mis sur ta bouche la salive

Afin que tu ne fusses laissé comme mort dans
la vallée, ces temps !

Ils ont, écume à la pointe des écueils, mis la voile
Qu'agite, la nuit, à tes dépens ton âme dont le fil
pur rase nos songes mal clairs.

Ils ont tout refait chez moi. Le ciel en cendre
Expose tour à tour l'antique foyer, le stère des
toits.

C'est nous faire, au creux des tranchées, vouloir
l'assaut !

C'est nous annoncer l'heure d'obéir tout droit !
Ta conquête aura donc sondé jusqu'au froid le
plus fier.

Ho ! ce ciel-là au lit de ton amour incendia
seul ton camp !

Où tes aigles se tordent maintenant sur un bûcher
Que l'écume de la mer, vieille gloire, alimente avec
joie.

Crois-tu assez vivre au triomphe de ta charge ?
Un seul monde t'as mis bas que tu mentes...

La feuille morte est un monde profond sous tes
pieds.

Elle enjoint aux routes aux ombres basses et roses,
De défendre pied ferme notre ciel, proie de ton
désir.

Sais-tu qu'aux linges de l'automne j'essuie
le fil de ta perte ?

Si ton départ certes nous juge, ce chant de rien
Derrière toi, avec sa bouche fonde ta quête.

Entre les monts, parmi les pierres, et des ports,
et des songes,

Tes chances n'ont montré qu'un front vide,

Après tout ! Il m'offre un lit, car lancé

Dans les airs à tes trousses, l'orage de ma fin
roule sur le lit de ta fièvre.

Ah, tu essaies de nous ravoïr ! Ta dérouté
explique notre amour.